

## **L'unique témoin d'une communauté silencieuse :** **Le carré protestant « mennonite » du cimetière de Vaucouleurs menacé de disparition** **par Francine Wild & Frédéric Schwindt**

L'avenir d'un monument de Vaucouleurs (Lorraine - Meuse) a attiré récemment l'attention du public. Il s'agit du carré protestant - mennonite du cimetière communal qui est menacé de disparition. En effet, la plupart des concessions sont arrivées à échéance et la municipalité souhaite légitimement les relever<sup>1</sup>.

### **Coin nord-est du cimetière de Vaucouleurs (15 août 2008)**

Certaines communautés demeurent en dehors de l'Histoire. C'est le cas des mennonites. Par modestie et pour des raisons religieuses, ils ont aussi fréquemment cherché à s'effacer, ce qui explique pourquoi ils sont peu mentionnés dans les archives. Dans l'Est de la France, ils ne représenteraient en effet aujourd'hui que 2000 personnes. Depuis l'abbé Grégoire au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux témoins ont pourtant signalé leur présence en Lorraine mais ils demeurent peu connus du public. Si le film *Witness*, avec Harrison Ford, a popularisé les Amish qui tentent aux Etats-Unis de conserver un mode de vie coupé du progrès qui fut inventé dans les Vosges au XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart des gens ignore l'existence d'une communauté anabaptiste installée encore aujourd'hui en France. Or, ce cimetière est une des rares traces physiques de leur passage d'où son intérêt pour l'Historien mais aussi pour quiconque se sent concerné par la Mémoire et le Patrimoine.

Même si la plupart des familles<sup>2</sup> ont quitté la région depuis longtemps ou se sont éteintes, le carré protestant de Vaucouleurs reste un exemple unique de cimetière « mennonite ». Dans la France dite « de l'intérieur », on ne connaît que celui plus petit de Chassey-Beaupré. Il n'y en a pas d'autres. Ce n'est pas tant que telle ou telle tombe puisse posséder un intérêt historique ou artistique (certaines en ont) mais c'est le tout formé par les 16 sépultures qui retient l'attention. Les plus vieilles tombes - celles dont justement la concession est échue puisqu'elles remontent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle - sont également les plus parlantes.

### **Détail – Tombe N°1**

La destruction de quelques unes reviendrait donc à supprimer l'ensemble. Ce genre de cimetière n'est en effet pas simplement un alignement de monuments isolés les uns des autres. Les tombes entretiennent entre elles des relations, tout un réseau et une géographie dont il faut retrouver le sens.

## **1 – Qui sont les mennonites meusiens ?**

Il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs de *Souvenance Anabaptiste* l'origine de ce courant particulier de la Réforme protestante, il faut en revanche caractériser les anabaptistes lorrains.

---

<sup>1</sup> Rapport adressé en décembre 2008 à la mairie de Vaucouleurs et à la presse : Francine Wild & Frédéric Schwindt, « Le carré protestant « mennonite » du cimetière de Vaucouleurs », Analyse historique et dossier en vue de la conservation du site par la mairie de Vaucouleurs.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> Francine Wild, « Les communautés mennonites en Lorraine depuis 1850 : enquête d'après des documents familiaux », *Annales de l'Est*, N°2 / 2007, pp.233-248.

Ils constitue premièrement ce que Jean Séguy appelle une « ethnie »<sup>3</sup>, le rameau Suisse - Alsacien - Sud -Allemand qui possédait une origine, une langue et des habitudes très différentes en fait de la branche hollandaise du mouvement.

Deuxièmement, ils descendent en majorité de familles qui ont suivi Jacob Ammann lors du schisme de Sainte-Marie-aux-Mines en 1693. Les mennonites lorrains et meusiens sont donc originellement des Amish. Cette tendance s'était surtout développée dans les communautés d'immigration plus récente, celles qui étaient encore mobiles et qui progressaient vers l'ouest comme sur un front pionnier. Croyant les chasser d'Alsace en 1712, Louis XIV ne fit qu'accélérer leur migration vers l'ouest, c'est-à-dire vers la Lorraine qui formait encore un Etat indépendant. Par l'intermédiaire des Vosges, les anabaptistes gagnèrent au nord les zones germanophones et au sud-est le pays de Darney et la Vôge. Ce n'est qu'après la Révolution qu'ils purent pénétrer en Lorraine centrale puis en Meuse (1819) et en Haute-Marne, dernière étape avant leur installation en région parisienne<sup>4</sup>.

Et c'est là leur troisième caractéristique. Rurales et très dispersées, voire isolées, encore plus en Meuse et en Haute-Marne qu'en Moselle, les familles anabaptistes devaient en effet lutter pour conserver leur cohérence et leur unité, d'où le besoin de signes d'appartenances solides. Même si, de part et d'autre de la Révolution française, les assemblées lorraines connaissent à leur tour un certain « relâchement » facilité par le départ pour l'Amérique des éléments les plus radicaux, c'est dans les Vosges et en Meuse qu'on survécu le plus longtemps les usages traditionnels. Le lavement des pieds y était d'ailleurs encore pratiqué avant guerre.



**Monument au mort de Vaucouleurs et tombe N°15 de Maurice Kennel (1941)**

C'est à l'époque une communauté uniquement rurale et paysanne qui a joué un grand rôle dans la bonification de certains terroirs, dans des travaux de drainage ou dans la sélection de nouvelles races de bovins, par exemple en Franche-Comté la race Montbéliarde. Ils cherchèrent d'abord à s'isoler en louant des fermes à l'écart mais, peu à peu, contrairement à leurs cousins des Etats-Unis, ils se sont complètement intégrés à la population locale, perdant l'essentiel de leurs caractères propres, notamment la volonté de ne pas participer aux affaires

<sup>3</sup> Jean Séguy, *Les Assemblées anabaptistes – mennonites de France*, Paris – La Haye, Mouton, 1977.

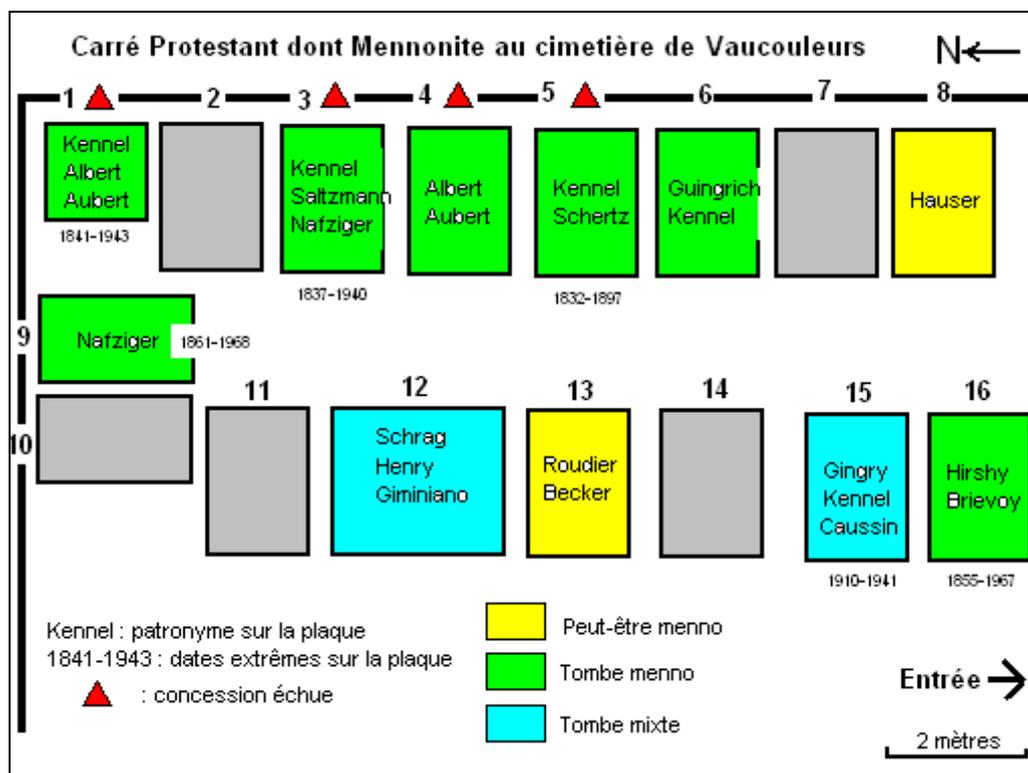
<sup>4</sup> Frédéric Schwindt, « La diffusion de la communauté anabaptiste mennonite en France - XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles - Une étude de la diffusion des patronymes mennonites à partir du fichier INSEE, des sources généalogiques et de la base de données des soldats morts pour la France en 1914-1918 », à paraître.

du monde. Après 1850, et notamment dans le secteur de Vaucouleurs, ils contribuèrent de plus en plus aux affaires communales, certains devenant même maires. A Chassey-Beaupré, la famille Kennel a ainsi tenu la mairie pendant plusieurs générations. La plupart acceptèrent le service militaire<sup>5</sup> (ils payent un lourd tribut en 1914-1918 et encore en 1940) et bien sûr tous accueillirent avec joie l'école laïque qui leur offrait une possibilité nouvelle d'ascension sociale<sup>6</sup>.

## 2 – Inventaire des tombes du carré « menno » du cimetière de Vaucouleurs.

Les tombes sont regroupées dans le coin nord-est mais sans séparation d'avec le reste du cimetière. Apparemment, les autorités n'ont jamais imposé la construction d'un mur comme dans d'autres nécropoles mosellanes. En effet, les cimetières possédaient autrefois une véritable géographie, une ségrégation de l'espace allant du plus au moins honorable. Souvent, les mennonites ne pouvaient être enterrés que dans l'enclos destiné aux réprouvés avec les condamnés et les suicidés. Rien de tel ici.

### 2.1 - Relevé du carré « menno » de Vaucouleurs.



<sup>5</sup> Frédéric Schwindt, « Les anabaptistes mennonites de Lorraine et le service militaire – XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles » : enquête en cours. Passé les années 1860, il n'y a plus aucune trace d'un refus du service militaire. On trouve même des cas de mennonite qui devançant l'appel ou s'engagent et font une carrière de sous-officier.

<sup>6</sup> Frédéric Schwindt, « L'arrivée d'une communauté protestante méconnue : les Anabaptistes - Mennonites en Meuse (1819-2006) », *Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc*, Mars 2007. Aucune trace ici d'une école mennonite à l'image de celles qui existaient dans les Vosges.

- 1 – Familles Kennel – Albert – Aubert - Kennel Joseph 1841-1917 – Kennel Aline née Albert 1851-1924 – Kennel Christian 1878-1943
- 3 – Famille Kennel – Christian Kennel 1837-1873 – Véronique Saltzmann son épouse 1840-1908 – Elise Kennel 1861-1893 – Emélie Kennel 1872-1911 – Christian Kennel 1864-1916 – Marie Kennel épouse Nafziger 1863-1940
- 4 – Albert – Aubert
- 5 - Kennel – Schertz – Michel Kennel 1832-1897
- 6 – Guingrich – Kennel
- 9 – Pierre Nafziger 3 mai 1861 – 3 mars 1947 – Albert Nafziger 15 septembre 1895 – 30 septembre 1968
- 12 – Familles Schag – Di Gimignano – Claudin. Jeanne Schrag 1908-1984.
- 15 – Gingry – Kennel – Maurice Kennel mort au champ d'honneur 1910-1941 – Léa Caussin née Kennel
- 16 – Pierre Hirshy 1855-1925 – Marie Hirshy 1855-1952 – Colette Brievoy 1926-1967

Ne pas oublier aussi Andrée Kennel 1902-1904 enterrée à l'autre bout du cimetière, à l'ouest, dans la tombe de la famille Lépicier - Tripotin.

## 2.2 – Premières hypothèses.

Revenons donc au cimetière de Vaucouleurs. Toutes les tombes ne sont pas mennonites car le carré était vraisemblablement utilisé aussi par la communauté réformée. La petite ville, autrefois réputée pour ses fonderies<sup>7</sup> et pour ses fabriques de statues pieuses, a connu une immigration germanique dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui aurait renforcé la communauté réformée locale. Une coopération réformée – mennonite n'est d'ailleurs pas impossible. A Gondrecourt, autre petite cité proche, les deux groupes s'étaient ainsi mis d'accord en 1859 pour partager la même salle communale et obtenir quatre fois l'an la venue d'un pasteur chargé de célébrer un culte commun.

Il s'agit de tombes familiales. Si l'ordre des patronymes peut vouloir indiquer le nom de la famille arrivée en premier, tous ceux qui sont enterrés là n'ont pas leur nom gravé sur le monument<sup>8</sup>. A l'exception du patriarche premier inhumé, seul les noms de famille sont en général inscrits sur les dalles (exemple de la tombe 15). Michel Kennel (né en 1832 de la 5), Christian Kennel (né en 1837 de la 3) et Joseph Kennel (né en 1841 de la 1) sont sans doute parents et Marie Kennel de la 3 est l'épouse de Pierre Nafziger de la 9.

### **Tombe 16 (Hirshy – Brievoy) et tombe 3 (Kennel – Saltzmann – Nafziger)**

Certaines familles doivent être mixtes (mennonite - réformée, mennonite - catholique peut-être) et les Kennel sont venus se positionner à cet endroit à cause de la famille Albert - Aubert (1-3-4) dont la tombe 4 paraît plus ancienne. Les clans Nafziger, Guingrich - Gingry (voir l'évolution orthographique du patronyme d'une forme plus ancienne / germanique à une forme plus récente / française qui permettrait de dater les tombes) sont venus « s'installer » autour suite à des mariages avec les Kennel tandis que les autres familles « menno » (Hirshy en 16) suivent l'exemple.

<sup>7</sup> A quelques mètres du carré, le long du mur nord, le visiteur trouve les tombes des maîtres de forges qui constituent également un patrimoine funéraire à sauver. La mairie a déjà entrepris d'en consolider quelques unes.

<sup>8</sup> M<sup>me</sup> Francine Wild, « Les communautés mennonites en Lorraine depuis 1850 », Op. Cit. : A Custines, la tombe Eymann - Esch donne le nom de la première famille arrivée à la ferme de Clévant.

### Tombe 9 (Nafziger)

On remarque aussi de possibles célibats définitifs (problème important suite à l'isolement de certaines familles) chez les enfants Kennel de la tombe 3 et la coexistence de cousins homonymes. La présence du nom Kennel en premier semble dire qu'un Kennel a épousé une fille d'une autre famille (exemple de la 5 avec la famille Schertz) et en second que c'est une fille Kennel qui s'est mariée (ex. de la 6 et 15 avec les Guingrich – Gingry). La tombe Lépicier - Tripotin située à l'autre bout du cimetière témoigne quant à elle assurément d'un mariage mixte.

Il est donc possible, à ce stade, de raccrocher ensemble la plupart des tombes, proposer une restitution et imaginer la chronologie de la constitution du carré « menno ». Il s'agit vraiment d'une communauté. Reste à rattacher Maurice (en expliquant la mention mort au champ d'honneur) et Léa Kennel, et les Guingrich - Kennel. Cependant, de longues vérifications sont à faire dans les archives, notamment dans l'Etat Civil, afin de reconstituer les familles qui ont vécu jadis à Vaucouleurs ainsi que dans les fermes environnantes<sup>9</sup>.

### 3 – Analyse sociologique du cimetière : Un groupe de familles unies entre elles.

Les registres d'Etat Civil de Vaucouleurs livrent une vingtaine de mariages concernant des mennonites entre 1857 et 1898 (les actes plus récents ne sont pas consultables) mais, comme le nom des parents est indiqué et le plus souvent le lieu de naissance des époux, il est possible d'étudier une quarantaine de couples qui se sont formés entre les années 1820 et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut donc décrire la communauté sur un temps assez long, depuis l'époque de son arrivée à Vaucouleurs, voire avant, jusqu'à son intégration à la société ambiante.

#### 3.1 - Des patronymes typiques.

Même si certains patronymes reviennent fréquemment (Saltzmann et Kennel 19 fois chacun), 36 noms de famille différents sont mentionnés, signe d'une grande mobilité et que la communauté de Vaucouleurs n'était pas finalement trop isolée<sup>10</sup>. La plupart sont des noms typiquement mennonites : Rediger, Roupe, Oesch, Schertz, Herchi, Gueingerich, Guerber, Geny, Nafziger, Hergy ou Engel en plus des deux précédemment cités. Ils sont orthographiés sous une forme intermédiaire entre l'écriture suisse allemande initiale (Rupp – Roupe) et le français mais pas encore de manière définitive (Gueingerich va devenir Gingry sur une dalle). Francisé à l'oreille par l'officier d'Etat Civil, un nom revient parfois à son orthographe germanique originelle : Herchi en Hirshi puis Hirschy. Certaines appellations témoignent d'unions mixtes avec des catholiques locaux, les familles Matelet ou Lepicier<sup>11</sup> de

<sup>9</sup> Quand cela était possible, Francine Wild s'est chargée de retrouver les descendants et Frédéric Schwindt des recherches dans les archives. Le témoignage de Pierre-Yves Goll, fils de l'ancien pasteur itinérant André Goll (1918-1975), a notamment permis de comprendre l'histoire complexe de la tombe mixte N°12.

<sup>10</sup> Nous avons respecté systématiquement l'orthographe du nom tel qu'elle est trouvée sur les dalles funéraires ou dans les sources. Sur les noms mennonites : Frédéric Schwindt, « La diffusion de la communauté anabaptiste mennonite en France - XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », Op. Cit. Avec les officiers d'Etat Civil, les marbriers ont en revanche une lourde responsabilité dans la variation de l'orthographe des noms : à Vaucouleurs, les Hirschy perdent leur « s », Colette Biervoy devient Brievoy et à la famille Schraag s'écrit Schrag. A Custines, la famille Eymann a été transformée en Heymann alors même que le linge de la famille était bien brodé avec un « E » (note de Francine Wild).

<sup>11</sup> En 1893, Joseph Kennel, fils de Christian et Elisabeth Saltzmann, natif de Vaucouleurs, convole avec Berthe Marie Lépicier, fille de Jean et Aline Tripotin. Ce sont les parents de la petite Andrée, morte à deux ans en 1904

Vaucouleurs par exemples, ou avec d'autres immigrants germaniques peut-être réformés, Ernst ou Kisling. Mais ces unions sont tardives, elles datent presque toutes des années 1890 et prouvent un relâchement de l'endogamie communautaire. En revanche, un patronyme Albert (13 mentions) peut induire en erreur. Il paraît de souche locale mais ce lignage ancien (tombe 1 et 4) est allié depuis longtemps avec les familles Saltzmann, Roupe et Kennel, à une époque où les mariages mixtes étaient encore inconcevables. Joseph Albert s'était marié vers 1850 à une Madeleine Saltzmann et avait eu des premiers enfants à Maffrecourt dans la Marne (51). Les autres sont nés dans la vallée de la Meuse, à Tilly ou Ambly, au grès des locations de fermes et des déplacements de la famille. Il semble donc que ce nom soit une francisation, peut-être de l'allemand Albrecht., identique à celle connue par la famille Gerardt qui tenait le moulin du Traveron<sup>12</sup>.

### 3.2 - Un choix plus conservateur en matière de prénoms.

Un rapide décompte montre l'usage d'un nombre restreint de prénoms : 16 pour les hommes et 17 pour les femmes. Mais en réalité quelques uns concentrent à eux seuls l'essentiel des mentions : 38,5 des hommes s'appellent Joseph et 14 % Jean, 25,5 % des femmes se nomment Madeleine et 15 % Marie. L'homonymie est donc fréquente chez les mennonites valcolorois qui comptent trois Madeleine Saltzmann. De même, Joseph Saltzmann épouse en 1857 une certaine Catherine, fille d'un autre Joseph Saltzmann. Comme l'ensemble des mennonites meusiens du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, ceux de Vaucouleurs sont plus conservateurs en matière de prénoms que la population ambiante : moins de possibilités et surtout une référence maintenue au Christ (Christophe, Christian) ou à la Bible (Daniel, Pierre, André, Elisabeth). Le milieu lorrain a pourtant déjà marqué les anabaptistes qui ont adopté depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle des prénoms locaux comme Claude, Nicolas, Barbe ou Catherine. Mais après 1850, plus tard donc que les catholiques pour qui la Révolution puis la monarchie de Juillet ont constitué le tournant en la matière, ils s'ouvrent progressivement à de nouvelles appellations, plus d'ailleurs pour les femmes que pour les hommes. Quelques unes, toutes nées après 1850 peuvent ainsi posséder un prénom double et on remarque quelques Aline ou Emélie. Mais quitte à porter un prénom dans l'air du temps, on préfère Elise qui vient d'Elisabeth, cousine quand même de Marie, ou bien Joséphine.

### 3.3 - Une communauté en front pionnier : l'origine géographique des mennonites de Vaucouleurs.

La liste des mariages confirme ce que l'on sait par ailleurs de l'histoire de la communauté de Vaucouleurs et également ce qui peut être déduit des inscriptions sur les tombes. Après 1820-1830, les premiers immigrants, généralement des bergers, sont arrivés de manière isolée. Puis, autour de 1850-1860, des familles ont commencé à prendre en location des moulins ou des fermes. Ainsi, la tombe 5 est celle de Michel Kennel (1832-1897), le détenteur de la ferme de Burniqueville, et la tombe 16 celle de la famille Hirschy qui cultivait la ferme de Tusey, un hameau au nord de la ville<sup>14</sup>. Par le jeu des mariages, en fonctionnant sur le mode d'un front

---

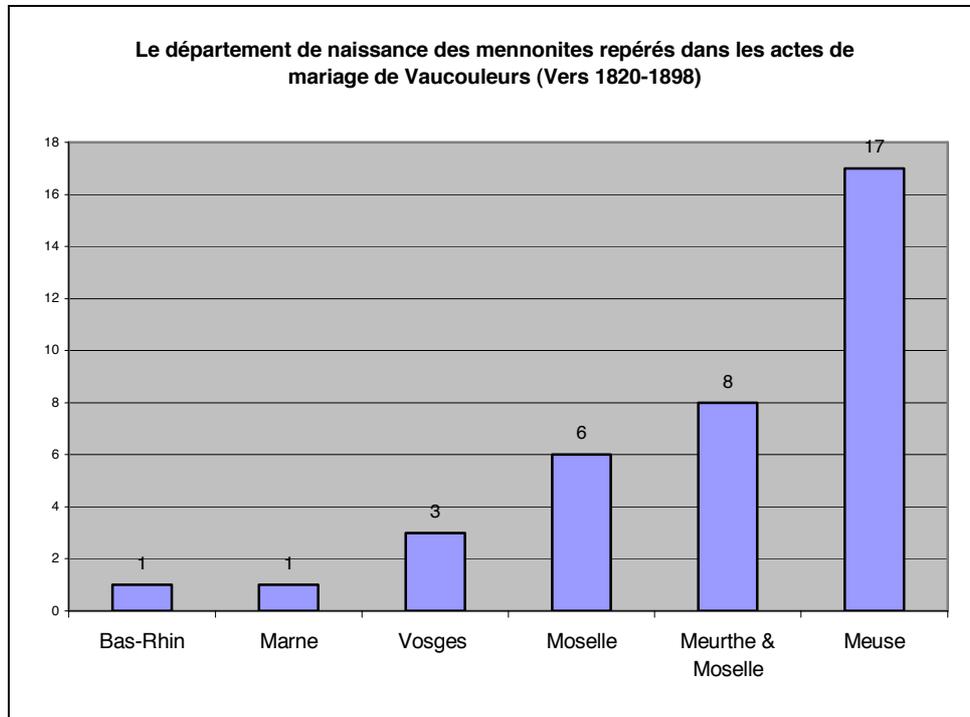
et qui enterrée avec ses grands-parents maternels à l'autre bout du cimetière, sans doute parce qu'elle avait été baptisée dans le rite catholique.

<sup>12</sup> Encore aujourd'hui, une clairière dénommée « le pré Gérard » porte leur nom.

<sup>13</sup> Constatations sur le dénombrement de la communauté mennonite meusienne réalisée par le préfet en 1850 et confirmée par les sondages réalisés sur une douzaine de villages où vivaient des mennonites pour la période 1850-1914.

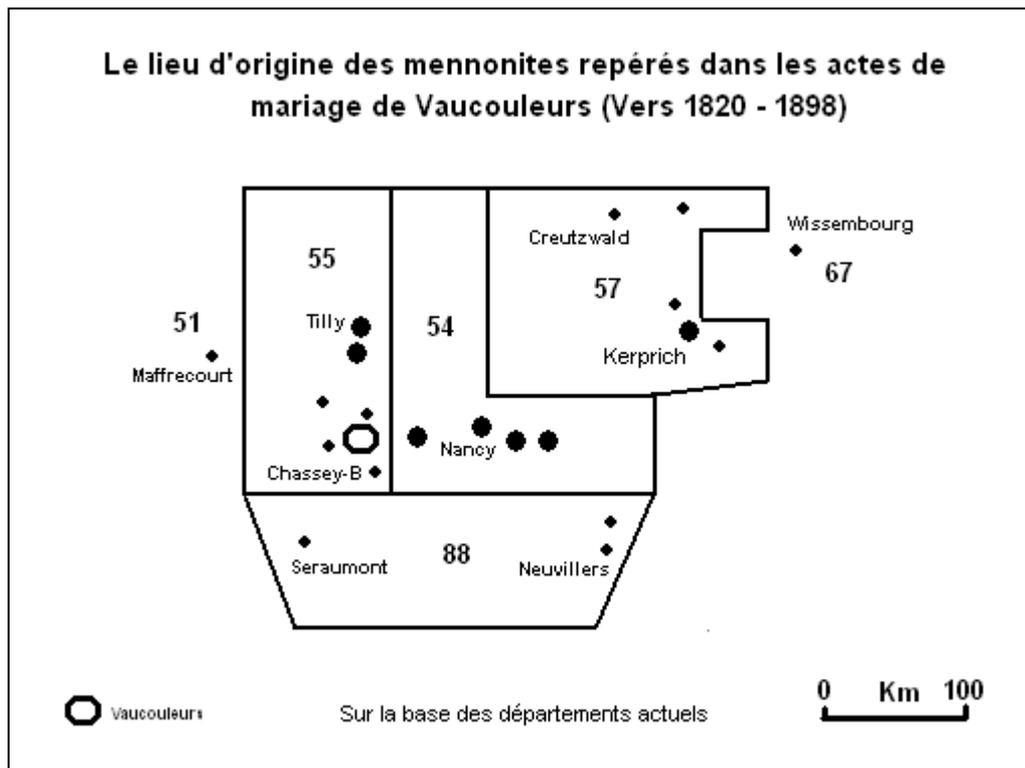
<sup>14</sup> Sur la route de Pagny-sur-Meuse, le long de la vallée où les mennonites détenaient les baux de nombreux moulins, la ferme de Tusey, ancienne villa mérovingienne, constitue un exemple typique des lieux recherchés par les anabaptistes.

pionnier, la communauté s'est ensuite densifiée et une partie s'est installée en ville. A Gondrecourt, Saint-Mihiel et Sampigny, à la même époque, certains commencent à travailler hors de l'agriculture comme artisans ou petits commerçants. On peut donc supposer que Vaucouleurs suit le même modèle et qu'une partie croissante des gens enterrés là ne sont plus complètement des ruraux.



Les actes donnent le lieu de naissance de 36 mennonites, suffisamment pour tracer à grands traits les déplacements de la communauté. Une immigration en provenance d'Alsace existe toujours mais la guerre de 1870-1871 et l'annexion ont coupé en grande partie les relations<sup>15</sup>. Des familles isolées vivent déjà en Marne (comme en Haute Marne et à Paris et ceci assez tôt dans le XIX<sup>e</sup> siècle) mais il n'y existe pas encore de communautés vraiment organisées. Les mennonites valcouleurois sont donc nés dans l'est mosellan, entre Nancy et Toul, dans les Vosges de l'est près de Saint-Dié ou à l'autre bout du département vers Neufchâteau. Les autres, à la génération suivantes, sont nés en Meuse, dans le secteur de Vaucouleurs (Chassey-Beaupré, Neuville-les-Vaucouleurs, Bure) ou plus au nord, entre Saint-Mihiel et Verdun dans une partie de la vallée de la Meuse où les anabaptistes tenaient quasiment tous les moulins.

<sup>15</sup> En 1918, en revanche, on repris l'habitude d'aller chercher une épouse en Alsace (Entretien avec Jean Kennel, Chassey-Beaupré, 2006).



Rien de bien original ! C'est la carte bien connue des communautés mennonites de Lorraine, là où encore aujourd'hui des Assemblées existent. Les recherches effectuées pour d'autres groupes anabaptistes meusiens donnent d'ailleurs des résultats équivalents. Depuis l'Alsace, dès les années 1650-1670, les frères suisses sont entrés en Lorraine en suivant le massif vosgien. Doublement poussé par le schisme Amish de 1693 (Sainte-Marie-aux-Mines) et par l'édit d'expulsion de Louis XIV en 1712, ils ont ensuite gagné l'intérieur du territoire, au nord vers les espaces germanophones situés entre Sarrebourg et Bitche et au sud-ouest vers la Lorraine centrale et le Barrois par les vallées de la Moselle, de la Meurthe et de la Meuse. La communauté de Vaucouleurs voit donc se rejoindre plusieurs branches de cette migration, d'une certaine manière c'est un aboutissement<sup>16</sup>.

### 3.4 - Les stratégies matrimoniales.

Pour toute la période, l'endogamie communautaire reste forte. Une étude plus large sur l'ensemble de l'arrondissement de Commercy a révélé un taux de célibat définitif important dû à la fois à l'isolement, surtout dans les premières années, et longtemps au refus d'une union avec des non mennonites. Après la guerre de 1870, les familles les plus importantes ne se contentent plus d'être fermières, elles commencent à acheter des terres afin de se constituer de très grosses exploitations. Comme c'est le cas chez les paysans catholiques, il y a donc peut-être eu aussi la volonté de ne pas partager l'héritage.

Toutes les familles arrivées entre 1850 et 1900 à Vaucouleurs, donc toutes celles inhumées dans le carré mennonite, sont ou se sont apparentées les unes aux autres, soit dans la génération qui précède l'arrivée dans le secteur (grâce à la circulation de l'information sur les fermes disponibles en direction de cousins que l'on invite à venir s'installer), soit dans les

<sup>16</sup> Voir la carte ci-jointe : pour des raisons de commodité nous avons utilisé les départements actuels mais rappelons qu'avant 1870 le centre et l'est de la Lorraine se partageaient entre une Meurthe et une Moselle au découpage horizontal et non pas verticale comme aujourd'hui.

deux générations qui ont suivi. Il arrive assez souvent que deux soeurs épousent deux frères : entre 1875 et 1877, Nicolas et Joseph Roupe convolent avec Catherine et Marie Albert. Si les filles sont natives de la commune, les deux garçons viennent de Nancy. En 1863, Catherine Saltzmann, originaire de Kerpich-aux-Bois (57) épouse Jean Holder qui a passé son enfance à Sainte-Marguerite (88). Or, les deux villages sont proches l'un de l'autre. Il se peut que le fiancé soit venu travailler ici comme ouvrier agricole et qu'il ait fait venir sa promise une fois sa situation acquise. Cinq ans plus tard, le frère de Catherine, Joseph Saltzmann, se marie à son tour avec Catherine Geny originaire de Neuvillers, un hameau voisin de Sainte-Marguerite, le village natal du beau-frère.

Vaucouleurs a parfois été une étape dans les déplacements d'une famille, au grès des locations, mais apparemment le plus souvent un point d'aboutissement. Ainsi, si l'aînée des filles Albert est née dans la Marne, les deux cadettes à Tilly (55) et les deux benjamines à Ambly (55), le dernier enfant, un garçon, est né à Vaucouleurs et tous sont enterrés là.

L'existence de la communauté anabaptiste repose sur ces réseaux géographiques et familiaux d'autant plus qu'ils sont ici beaucoup plus isolés qu'ils ne le sont plus à l'est en Lorraine. L'information circule le long de ses réseaux, elle permet de trouver un emploi chez un cousin, une ferme ou un moulin à louer, de placer ses enfants en apprentissage et de chercher une épouse. Cependant, deux types de familles coexistent, des grands lignages, en général ceux qui détiennent les baux des grandes fermes et qui tendent à se marier entre eux, et d'autres qui restent ouvriers agricoles ou petits artisans et sont tentés par la ville. Cette stratification en deux classes, qui recoupe aussi, sinon la richesse du moins une certaine aisance, a déjà été remarquée ailleurs depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et encore aujourd'hui chez les Amish de Pennsylvanie. La structure ecclésiale recouvre aussi cet écart social : Hélène Hirschy (de Tusey), la première femme de Paul Esch, fils d'Ancien et de gros fermier, était également fille d'Ancien et de gros fermiers. La seconde, Catherine Abressol, sans doute aussi.

### 3.5 - De la généalogie aux tombes.

La généalogie permet ainsi d'identifier de manière plus sûre les tombes du carré mennonite de Vaucouleurs mais aussi leur histoire.

#### *La tombe 6 : Guingrich – Kennel.*

La tombe 6 appartiendrait à un couple Kennel – Guingrich, Pierre et Madeleine, arrivé vers 1850, peut-être avant, de Thuilley-aux-Groseilles, près de Nancy.

#### *Les tombes 3, 9 et 15 : Kennel – Saltzmann – Nafziger – Gingry – Caussin.*

Deux de leurs fils font souches, Christian 1 (1837-1873) et Joseph (1841-1917) qui sont les premiers détenteurs des tombes 3 et 1. La femme de Christian 1, son fils Christian 2 (1864-1916) et trois des ses filles sont inhumées avec lui. Il semble que seule Elise (1861-1893) était mariée mais elle est enterrée avec ses parents alors que son époux Pierre Nafziger (1861-1947) et son fils Albert (1895-1968) sont dans la tombe 9. Maurice Kennel (1910-1941) de la tombe 15 pourrait être un descendant de Christian<sup>17</sup>. Il aurait épousé une catholique Léa Caussin. Reste à expliquer l'inscription Gingry sur sa tombe.

---

<sup>17</sup> En 1860, il a épousé Véronique, la sœur de Joseph Saltzmann, un ouvrier agricole. Celui-ci, natif d'Hazembourg en Moselle, avait convolé à Vaucouleurs en 1857 avec une cousine dénommée Catherine Saltzmann, originaire comme lui d'un petit village de l'est mosellan.

*Les tombes 1 et 4 : Kennel – Albert – Aubert.*

Joseph Kennel a épousé Aline Albert (1851-1924) en 1872. Leur fils Christian 3 (1878-1943) et leur fille Emélie sont inhumés avec eux. Or, Emélie s'était unie en 1895 à Albert Aubert, natif de Neuville-lès-Vaucouleurs. Le frère aîné de celui-ci, Emile Aubert, était déjà le mari de la sœur d'Aline Albert, sa belle-mère. Les deux frères ont donc marié à la fois la tante et la nièce... De ces alliances proviennent donc les tombes 1 et 4.

*La tombe 5 : Kennel – Schertz.*

La tombe 5 appartient également à une famille Kennel, celle qui tient la ferme de Burniqueville et dont le patriarche est Michel Kennel (1832-1897), époux de Marie Schertz. Nous n'avons pas mis encore trouvé le lien de parenté avec le lignage Kennel précédent, d'autant qu'ils se marient dans les familles Kremer et Oesch. Il existe aussi une parenté avec les Kennel de Chassey-Beaupré (l'un d'entre eux vient en 1880 épouser à Vaucouleurs une fille Hergy).

*Andrée Kennel.*

La petite Andrée Kennel (1902-1904) inhumée avec ses grands-parents maternels Lépicié – Tripotin dans une autre partie du cimetière est issue d'un mariage mixte entre un autre Joseph Kennel et Marie Lépicié (mariage en 1893). Les grands-parents mennonites étaient Christian Kennel (lequel ?) et Elisabeth Saltzmann. Il n'a pas été possible d'identifier ce Christian et donc cette branche peut-être issue d'un précédent mariage d'un des mennonites valcouleurois.

*Tombe 12 : Schrag (Schraag) – Henry – Di Giminiano.*

Grâce au témoignage de Pierre-Yves Goll de Montbéliard<sup>18</sup>, l'histoire compliquée de la tombe 12 peut témoigner à elle seule des aléas vécus par la communauté mennonite de Vaucouleurs. Son arrière grand-mère dénommée Schraag, un nom mennonite typique orthographié Schrag sur la dalle funéraire, a épousé au début du siècle<sup>19</sup> un catholique appelé Henry. La tombe est d'abord la leur mais remarquons que l'épouse a obtenu d'être enterrée près de sa communauté<sup>20</sup> ! C'est tout naturel car elle a essayé de donner à ses enfants une instruction religieuse anabaptiste grâce à un manuel que Pierre-Yves Goll possède toujours. Tous, trois filles et deux garçons dont un tué en 14-18, ont pourtant été baptisés et élevés dans la foi catholique. Les obsèques de Thérèse épouse Claudin ont été célébrées par le curé de Vaucouleurs et Hélène épouse Robart n'a montré que sur le tard de la sympathie pour la foi de ses ancêtres. En revanche, Jeanne (1908-1984) épouse de François Di Giminiano (1887-1975) est complètement revenue au culte mennonite et elle fréquentait l'Assemblée de Toul avec sa fille<sup>21</sup>. Celle-ci s'est mariée avec un pasteur itinérant, André Goll (1918-1975) et la propre femme de son petit-fils Pierre-Yves est pasteur luthérienne.

<sup>18</sup> Témoignage écrit du 14 décembre 2008.

<sup>19</sup> L'acte de mariage n'est pas consultable, le mariage doit donc remonter à un peu moins de 100 ans.

<sup>20</sup> Ses propres parents sont peut-être dans la même tombe.

<sup>21</sup> Issue également d'une famille mixte, Francine Wild se souvient d'avoir croisé Thérèse Claudin à la messe alors que son père a prêché à l'enterrement de Jeanne Di Giminiano.

L'exemple est intéressant, il y en a d'autres dans le secteur, car il montre la difficulté de la minorité à conserver son identité au moment où elle perd sa cohérence communautaire. On assiste à une dilution due à des mariages mixtes sur plusieurs générations. Le salut est parfois dans le compromis consistant à conserver la fidélité au protestantisme mais à passer à une autre dénomination, un autre culte évangélique voire directement l'Eglise réformée. En tout cas, le rôle des femmes dans la transmission de la foi est souligné. D'une certaine manière, comme le Judaïsme, le culte mennonite est en effet une religion de la famille.

#### *Tombe 16 : Hirshy (Hirschy) – Brievoy (Biervoy)*

Les mariages célébrés à la mairie de Vaucouleurs livrent les noms de Nicolas et Joseph Roupe, originaires de Nancy, qui ont épousé successivement deux sœurs Albert en 1875 et 1877. Leur mère s'appelait Madeleine Herchi. Il n'a pas été possible pour l'instant de rattacher cette famille aux titulaires de la tombe 16. Mais une médiation familiale a pu avoir lieu pour faire venir des cousins qui ont ensuite trouvé sur place à se marier. La tombe est celle de Pierre (1855-1929) et Marie Hischy (1855-1952). Pierre tenait la ferme de Tusey et avait épousé Elise Riebennacht qui n'est pas mentionnée sur la dalle funéraire. Marie est-elle une sœur jumelle ou une seconde épouse née la même année que lui ? Nous ne savons pas pour l'instant. Mais la fille de Pierre et Elise, Hélène, mariée à Paul Esch, est morte assez jeune en 1910 et elle est enterrée à Malzéville (54). Privée de sa mère, Marie-Thérèse Esch, née en 1903, a donc été confiée à ses grands-parents Hirschy. Elle a épousé un certain Henri François, catholique, en 1925 et elle a sans doute été inhumée avec son mari quelque part dans le cimetière de Vaucouleurs mais hors du carré mennonite. Leur fille aînée, Collette (née le 25 avril 1926) s'est mariée à Lucien-Albert Brievoy en 1952 à Paris. Décédée en 1967, elle a été enterrée avec ses arrières grands-parents<sup>22</sup>.

#### **4 – Une étude en négatif : les querelles de cimetière en Lorraine.**

Comme on l'a écrit plus haut et contrairement à l'est de la Lorraine et au pays de Salm, la Meuse ne possède aucune trace d'un cimetière mennonite particulier privé. On connaît en effet des sites de ce genre à Vic-sur-Seille, à l'écart de Dorst ou dans la commune de Waldhouse (datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) près de Bitche<sup>23</sup>, mais aussi dans la vallée de la Bruche et dans le secteur de la Broque (67). Un inventaire en a été dressé récemment<sup>24</sup>. Même si ces cimetières privés n'ont sans doute pas suffi à accueillir tous les défunts anabaptistes, il prouve que dans certaines régions les familles mennonites avaient pu se constituer en communautés presque autonomes, notamment dans les zones de très faible peuplement où leurs fermes étaient très isolées des bourgs centres.

##### 4.1 - En Moselle, une guerre des cimetières.

En zone annexée à l'Allemagne, ces enclos privés leur permirent parfois d'échapper à la guerre des cimetières qui opposa catholiques et protestants au début du XX<sup>e</sup> siècle, un conflit qui raviva les querelles issues de l'époque du Kulturkampf, l'évêque de Metz jetant l'interdit sur les cimetières ayant accueilli des protestants afin de répondre aux mesures prises par

---

<sup>22</sup> Paul Esch était le frère de la grand-mère de Francine Wild. En 1945, Colette est même venue habiter quelques temps chez ses parents à Tusey.

<sup>23</sup> Waldhouse : Républicain Lorrain du 1<sup>er</sup> octobre 2006 : « Un cimetière mennonite reprend vie à Waldhouse ».

<sup>24</sup> Michèle Wolff, *Lieux d'inhumation mennonites dans l'Est de la France*, Deuxième éditions, 3 tomes.

ailleurs par l'empereur Guillaume II<sup>25</sup>. Bismarck semble même avoir jeté de l'huile sur le feu afin d'opposer catholiques et protestants. Tout le dilemme était d'interdire à l'autre communauté l'usage de son cimetière.

Mais dès 1864, avant donc l'intégration à l'Empire allemand, le curé de Solgne s'était plaint à l'évêque de Metz de l'accord donné par le maire à l'inhumation d'un mennonite au sein du cimetière du village<sup>26</sup>. Le courrier du prêtre est édifiant : « *Depuis cinq ou six ans, sont arrivés deux familles protestantes anabaptistes dont les membres sont assez nombreux. L'un vient de mourir et le maire a autorisé l'inhumation au cimetière pèle mêle avec les catholiques.* » Le curé a été prévenu après coup et n'a rien pu faire. Pire, « *le corps a été transporté en grande pompe et un parent anabaptiste a prononcé un discours en allemand. Aux yeux de nos gens de la campagne, c'est un véritable scandale* ». Après avoir consulté le « Guide des Curés » de Dieulin, le prêtre pense que seul le lancement de l'interdit sur le cimetière est une réponse appropriée. Mais, il y a surtout eu pour lui un abus du maire, un maire hostile qui méconnaît la loi de prairial an XII qui enjoint de séparer les communautés. Le curé pense donc « *qu'il doit recevoir la leçon qu'il mérite* ». Les mennonites sont donc en l'espèce sans doute victimes d'une querelle qui les dépasse. Sur ce, le 23 mars 1864, l'évêque confirme l'interdit et l'impossibilité pour son desservant de mettre désormais les pieds au cimetière. Un an plus tard, il reçoit une pétition des habitants lui demandant de bénir de nouveau l'enclos car depuis il y a eu plusieurs décès de catholiques. L'évêque utilise alors cette pétition pour exiger du préfet qu'il désavoue le maire et ordonne le transfert du corps du mennonite à l'origine de la crise dans une partie séparée du cimetière réservé aux dissidents<sup>27</sup>.

On ne connaît pas la fin de cette histoire mais elle doit avoir alarmé les services de l'Etat en créant un précédent puisque dans d'autres communes on va y faire référence. On apprendra, à cette occasion, que le maire de Solgne avait été réprimandé. Le 19 mars 1866, l'évêque de Metz informe le préfet qu'une femme anabaptiste de Jarny est gravement malade et que son fils a déjà choisi avec le maire un emplacement « *non seulement dans la partie catholique du cimetière mais dans une partie très honorable entre deux arcs boutant du chœur* ». Il menace donc d'interdire le cimetière au nom des droits canons et civils. Le préfet suit l'évêque et ordonne au sous-préfet de Briey de se déplacer et d'enjoindre au maire d'assigner un autre endroit. Le maire a beau se défendre que l'évêque a été mal informé par un curé hostile et qu'il n'y a jamais eu de problèmes avant, rien n'y fait. Les différentes communautés semblaient coexister et n'avaient ainsi jamais demandé une organisation du cimetière de Jarny. C'est pourquoi le maire ne peut montrer au sous-préfet le carré réservé aux non – catholiques. En créer un causerait selon lui des difficultés. Tout deux finissent néanmoins par se mettre d'accord avec l'archiprêtre de Conflans sur une place pour la défunte, madame Freitz, mère du meunier de Droitaumont, mais l'évêque rajoute une difficulté en exigeant un mur de séparation. Le préfet finit par trancher pour l'avenir. Le cimetière doit être partagé et les non catholiques se voient affecter un carré différent de celui des catholiques et de celui des malfaiteurs, un mur et une entrée séparée seront enfin construits. On comprend finalement la raison de l'opposition du maire et de son conseil. Tout cela va coûter cher alors que ni les

---

<sup>25</sup> François Roth, « La renaissance du protestantisme durant l'annexion » dans François-Yves Lemoigne & Gérard Michaux, *Protestants Messins et Mosellans*, Editions Serpenoises, 1988, p.260-264. Article qui ne traite d'ailleurs pas des anabaptistes.

<sup>26</sup> A.D.57 29 J 440 – Inhumation d'anabaptistes (1859-1866).

<sup>27</sup> Sans preuve à ce stade de l'enquête, nous pouvons supposer que les problèmes funéraires ont pu contribuer au faisceau de motivations qui poussaient les mennonites à migrer. Les Esch de Vaucouleurs étaient d'ailleurs apparentés à une autre branche de la famille qui habitait Solgne au moment de l'affaire décrite plus haut (note de Francine Wild).

catholiques, ni les protestants de la commune ne demandaient rien, et pourtant ils vont payer. Cet exemple prouverait que l'évolution de la question ne va pas chronologiquement de mieux en mieux mais que l'on alterne en Moselle entre des phrases de relâchement et de crispation. Etre en dehors du coup semble avantageux pour les mennonites !

L'attitude du curé de Haraucourt-sur-Seille est donc incompréhensible. Il informe en effet le vicaire général en mars 1859 de la volonté des mennonites du secteur de Dieuze de créer un cimetière à eux. Le sous-préfet s'empare de la question et découvre que le dit cimetière existe depuis 1811 et qu'il est suffisamment à l'écart du village pour que les précautions de salubrité publique soient respectées. En réalité, les « dissidents » ont juste clos ce cimetière qu'ils utilisent déjà depuis plus de 40 ans, ils se sont cotisés pour cela, mais le curé proteste sous prétexte qu'ils n'ont reçu aucune autorisation. Pour lui, les inhumations sont à la fois privées et clandestines (il n'est pas invité à les présider) d'autant que les autorités ont obligé le maire et le curé à sortir le cimetière officiel du village seulement dix ans auparavant. Ce cimetière est « un service communal » où une place a été réservée pour les dissidents car quatre anabaptistes habitent la paroisse. Paradoxalement, c'est ce transfert qui aurait donné l'idée aux mennonites de rénover le leur. Le sous-préfet les défend et il taxe même le curé d'intolérance. Le prêtre s'en prend alors au responsable de l'Etat « *qui autorise ce qu'il nous refuse si souvent* » et au maire qui « *par bonté laisse faire les menées contre nous (les catholiques)* ». Ayant perdu son recours, le curé tente de se justifier et il avoue finalement le ressort de l'affaire : « *Ai-je eu raison ou bien tort de chercher à empêcher dans ma paroisse le déploiement des cérémonies anabaptistes ? C'est déjà trop qu'en face de notre église, ils viennent tenir régulièrement leurs assemblées et dressent ainsi autel contre autel.* »

A l'aune de ces affaires, la question des sépultures anabaptistes meusiennes prend une certaine couleur même si on comprend l'intérêt de la laïcisation définitive des cimetières sous la III<sup>e</sup> République. Cependant, aucune trace d'un conflit éventuel sous la Restauration, la Monarchie de Juillet ou le Second Empire n'a été retrouvée.

#### 4.2 - En Meuse, une intégration par le cimetière.

Au départ, les mennonites étaient inhumés en marge des fermes, sans nom, sans croix et sans aucun signe particulier, ce qui fait que la tombe disparaissait assez vite. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de véritables cimetières sont apparus là où une communauté assez importante existait. Puis, après la Révolution, l'habitude a été prise de se faire enterrer dans le cimetière communal, sauf bien sûr quand la population ou le clergé local y voyait une objection, ce qui à notre connaissance n'est jamais arrivé en Meuse. En revanche, il subsista très longtemps la coutume de ne pas solenniser l'inhumation et de laisser des tombes modestes, sans monument, ni inscription. Ainsi, le cimetière de Saint-Mihiel, où de nombreux mennonites ont été enterrés au XIX<sup>e</sup> siècle, ne garde aujourd'hui plus aucun souvenir de cette communauté. Encore de nos jours, les tombes demeurent en général très simples. Paradoxalement, comme l'école, le droit de vote et le service militaire, le cimetière est aussi un moyen d'intégration. La laïcisation des cimetières a finalement institué une égalité devant la mort.

#### **En guise d'argumentaire.**

L'étude du carré mennonite de Vaucouleurs amène à deux séries de conclusions. Il souligne tout d'abord la lente mais irrémédiable intégration de cette « ethnie » à la société ambiante : prénoms, mariages mixtes, achats de terres etc. Il pose également la question de la

sauvegarde du site. Une visite des cimetières meusiens<sup>28</sup>, lorsque les tombes du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas été relevées, s'impose et la protection du carré de Vaucouleurs est primordiale. Les auteurs se sont donc adressés à la commune pour obtenir la sauvegarde du site car :

1 – C'est un ensemble unique en « France de l'intérieur ».

2 – C'est une trace rare d'une communauté qui par modestie en a laissé très peu.

3 – C'est le point de départ de toute une série d'enquêtes. Il serait par exemple très utile d'effectuer une comparaison, par exemple sur le plan artistique, avec les cimetières mosellans et alsaciens. Certaines tombes de Vaucouleurs possèdent une croix en fer forgé, d'un modèle commun dans tout le cimetière, d'autres pas. Est-ce une indication du niveau d'acculturation de la communauté ?

4 – A une époque où l'on parle de plus en plus de « politique de mémoire » et où justement cette communauté s'intéresse de plus en plus à son passé, on ne comprendrait pas que l'on fasse table rase.

5 - Les mennonites ont jadis joué un rôle important dans nos campagnes, un rôle méconnu, ce cimetière peut-être l'occasion de le rappeler. D'autres actions vont être menées ailleurs en Meuse, il serait important que Vaucouleurs puisse s'y associer.

6 – Les tombes ne sont pas en trop mauvais état, il ne s'agit donc que de geler le carré mennonite, sans coût supplémentaire pour la commune.

Francine Wild  
Professeure à l'Université de Caen

Frédéric Schwindt  
Professeur agrégé – Docteur en Histoire  
Collège-Lycée Raymond Poincaré à Bar-le-Duc  
[FSchwindt@ac-nancy-metz.fr](mailto:FSchwindt@ac-nancy-metz.fr)  
Tel. : 06.13.87.02.87

---

<sup>28</sup> Ont été visités à ce jour les cimetières d'Erize-la-Grande, Fresnes-au-Mont, Chaillon, Chaumont-sur-Aire, Courcelle-sur-Aire, Villotte-sur-Aire, Rosnes, Saint-Mihiel et Sampigny.